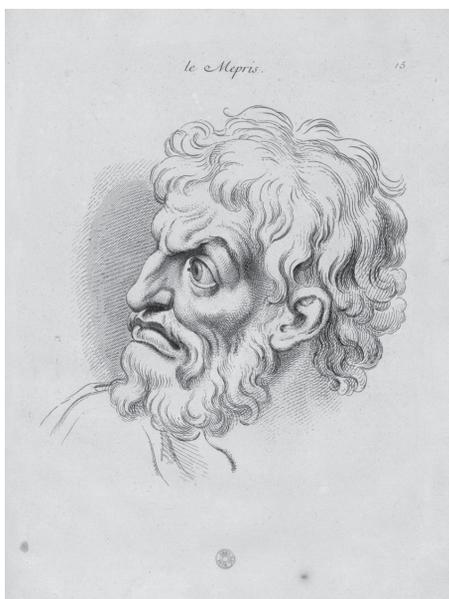


## Avant-propos

En 1649, Descartes publie son traité novateur de philosophie morale. Dans *Les Passions de l'âme*, il considère que le mépris et l'estime, mouvements de l'âme particuliers et opposés, sont des espèces de l'admiration, tenue elle-même pour être une passion *primitive*, c'est-à-dire fondamentale. « La Passion du Mépris, écrit-il, est une inclination qu'a l'ame, à considerer la bassesse ou petitesse de ce qu'elle mesprise, causée par le mouvement des esprits, qui fortifie l'idée de cette petitesse »<sup>1</sup>. Cette publication va être, quelques années plus tard, illustrée de dessins correspondant à diverses passions. Charles Le Brun, auteur de ces dessins, dresse entre autres cette esquisse de tête que l'on voit sur la droite et qui est accompagnée par lui d'un commentaire fort instructif : « LE MÉPRIS. Les



BnF, dépt. Arsenal, RESERVE FOL-S-286

mouvemens du mépris sont vifs et marquez ; le front se ride ; le sourcil se fronce, s'abaisse du côté du nez, et s'élève beaucoup de l'autre côté ; l'œil fort ouvert, et la prunelle au milieu ; les narines élevées se retirent du côté des yeux et font des plis aux joues ; la bouche se ferme, ses extrêmitéz s'abaissent, et la lèvre de dessous excède celle de dessus »<sup>2</sup>. Cette description presque clinique du mépris visible sur

<sup>1</sup> R. Descartes, *Les Passions de l'âme*, Paris, Henry Le Gras, 1649, Article CXLIX, p. 209.

<sup>2</sup> *Les Expressions des passions de l'âme, représentées en plusieurs testes gravées d'après les dessins de feu M. Le Brun*, Paris, s.n., 1727, Planche XV, p. 3.

la figure d'un homme offre un bel exemple d'écriture ekphrastique et permet de nous plonger dans le climat de notre volume.

Depuis déjà quelques décennies la critique universitaire s'intéresse beaucoup au problème des émotions et des sentiments en littérature. Parmi ces thèmes certains sont privilégiés, comme l'amour, la colère, la nostalgie ou la mélancolie. D'autres, en revanche, comme le mépris, semblent n'avoir retenu l'attention des chercheurs que dans un moindre degré. C'est en nous inscrivant dans ce vaste courant de critique *pathophile* que nous avons accueilli à Łódź, du 18 au 19 octobre 2018, les participants au 17<sup>e</sup> colloque international organisé dans le cadre des échanges entre l'Institut d'Études Romanes de l'Université de Łódź et l'Université Lumière Lyon 2. Les articles réunis dans le présent numéro des *Folia Litteraria Romanica* sont pour la plupart issus de ce colloque.

Nous commençons notre parcours au Moyen Âge, avec Joanna Gorecka-Kalita et son étude du *Roman de Tristan* par Bérroul. Tout y sujet au mépris : actes, paroles et sentiments des personnages ; tout, sauf la souffrance existentielle de Tristan et Iseut. La chercheuse renforce ainsi le propos des critiques qui plaident contre une interprétation idéalisée des deux amants, « martyrs de l'amour ».

Plusieurs articles concernent le mépris au seuil de la modernité. En reconnaissant que ce sentiment n'est le thème conducteur d'aucune nouvelle de l'*Heptaméron*, Dariusz Krawczyk y aperçoit une manifestation des défauts humains tels que l'hypocrisie ou le *cuyder* ; il pense aussi que, d'une journée à l'autre, les devisants, qui commentent attitudes et comportements humains, subissent une évolution spirituelle pour en venir à mépriser ce qui est temporel et futile. Justyna Giernatowska se penche sur *Le Fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin* de François de Billon (1555) et, inscrivant cet ouvrage dans la tradition de la « querelle des femmes », y saisit certes un plaidoyer du beau sexe, mais aussi une critique virulente de ses contempteurs qui recourt, entre autres, au mépris dans des procédés persuasifs *pathétiques*, susceptibles d'éveiller chez le lecteur l'indignation ou l'admiration. Au lieu de voir dans la poésie protestante du XVI<sup>e</sup> siècle un idéal de la lyrique religieuse ou une production inspirée par le thème baroque de la vanité, Natalia Wawrzyniak propose de la lire comme une quête de l'identité poétique calviniste ; quête difficile, car elle doit concilier l'émulation des poètes mondains doublée des enjeux polémiques confessionnels, et le mépris – de l'adversaire et de sa manière d'écrire – qu'entraîne cette rivalité. Dans le discours littéraire du XVI<sup>e</sup> et de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, écrit Mawy Bouchard, la médisance est indissociable du mépris. Selon l'Auteure, une société d'Ancien Régime où les valeurs nobiliaires traditionnelles, l'honneur et la réputation, déterminent le statut moral de l'individu, est spécialement sensible au discours de la diffamation, comme en témoignent de nombreux écrits, d'Érasme de Rotterdam à Marie de Gournay. Dom Polycarpe de la Rivière fut-il simplement, dans son *Adieu du monde ou Le Mépris de ses vaines grandeurs et plaisirs périssables* (1619), un des nombreux compilateurs de sources chrétiennes et littéraires ? Jean-Paul Pittion montre que,

au-delà d'un art de la citation et de la paraphrase commun aux humanistes de la Renaissance tardive, il y a aussi, chez Polycarpe, une singulière « rhétorique de l'offuscation » appelée à dissimuler son règlement de comptes personnel, intime, avec le monde. Les deux dernières études consacrées à la production ancienne plongent le lecteur dans l'ambiance des polémiques médicales. Ainsi Magdalena Koźluk soulève-t-elle le problème du mépris dans le discours médical au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle l'analyse dans le contexte des *Erreurs populaires* de Gaspard Bachot, écho d'un ouvrage de Laurent Joubert portant le même titre, et relève les causes de la *contemptio medicinae* identifiées par l'auteur : ignorance des médecins, leur multitude, leur avidité et leur jalousie. Dans les années 1638-1648, une véhémence querelle oppose deux camarades d'autrefois : Guy Patin, le conservateur, représentant de la médecine dogmatique et rationnelle, et Théophraste Renaudot, le progressiste, tenu par les docteurs régents de la « très salubre » Faculté de médecine de Paris pour un *empirique* et un charlatan. Loïc Capron retrace l'itinéraire de leur conflit et de leurs libelles dans lesquels la haine cache mal le mépris.

L'époque moderne s'ouvre, dans notre volume, avec la perception nuancée de Napoléon I<sup>er</sup> par Chateaubriand. Aleksandra Kamińska souligne bien cette perplexité du mémorialiste quand il en vient à juger l'empereur : ni ange ni bête, Napoléon est dépeint par un faisceau de caractères dépassant les griefs personnels de l'auteur pour accéder à une dimension morale et universelle que permettent de créer les ressources du genre épideictique et de son ancrage dans le concept de l'*ethos*. Un dilemme aussi, mais d'une tout autre nature, se dresse devant Pierre Leroux, auteur de l'ouvrage *De l'humanité, de son principe et de son avenir* (1840) et pasteur spirituel de George Sand. Pour ce représentant romantique de la philosophie de la vie, le bonheur, quelque relatif qu'il soit, ne peut être atteint ni par la voie de la spiritualité chrétienne, prônant le mépris du monde et de la nature, ni par celle du matérialisme des Lumières, négligeant la sphère de l'esprit. La seule voie pour former l'homme futur qu'il envisage est, comme le montre Tomasz Szzymański, celle de la synthèse entre ces deux courants de pensée. L'esprit acerbement militant de Victor Hugo se manifeste dans ses discours publics, sa production littéraire et ses dessins, et Delphine Gleizes nous invite à découvrir les procédés rhétoriques de la parole et de l'image qu'avec sa verve de polémiste l'auteur des *Misérables* met en œuvre pour discréditer ses adversaires : hommes politiques conservateurs, poètes attardés, critiques littéraires envieux ou dévots hypocrites. Le mépris qui s'y laisse voir résulte, selon la commentatrice, non pas d'une éloquence outrancière, mais de stratégies de mise à nu objectivant la nature intime des ennemis ciblés. Non moins militant, le recours au dédain chez Villiers de L'Isle Adam. Anna Opiela-Mrozik en étudie la genèse et les aspects en soulignant que, chez ce descendant d'une ancienne famille d'aristocrates tourmenté par les difficultés matérielles quotidiennes, le sentiment de supériorité, le rêve de la gloire, l'attitude ambiguë devant le progrès scientifique ou la médiocrité qu'il reproche au journalisme de son temps, ont vite fait de développer l'intention de lutter contre ses ennemis, mais, de manière opposée

à Victor Hugo, son mépris s'exprime essentiellement par la fiction littéraire. Le bourgeois médiocre, cette fois un soi-disant amateur de peinture, est également une cible pour des critiques d'art avertis tels que Charles Baudelaire et Octave Mirbeau. Anita Staroń fait un parallélisme entre ces deux écrivains et constate qu'ils partagent le même mépris, rendu par des moyens d'expression diversifiés, pour des artistes qui ne méritent pas leur nom, leurs promoteurs incapables de discerner la nature du beau, et pour cette tourbe de destinataires incultes qui se piquent d'avoir du goût sans comprendre ce qu'ils font semblant d'admirer. Une critique tout aussi passionnée se révèle dans un drame de Michel Provins, *Dégénérés !* (1897), que Tomasz Kaczmarek envisage dans le cadre du théâtre français de contestation sociale autour de 1900. Toutes les élites s'y voient stigmatisées – politiciens, hommes d'affaires, banquiers, artistes et littérateurs. Mais, au lieu de rejoindre les auteurs de pièces anarchistes, nombreux dans les années 1880-1914, Provins, qui prêche les valeurs traditionnelles, revendique la régénérescence de la société en crise profonde. L'expérience traumatisante de la Seconde Guerre mondiale laissa une blessure profonde dans l'âme de Marguerite Duras. En effet, comme le présente Anna Ledwina, il est impossible de saisir par une faculté rationnelle le phénomène du nazisme. Cet échec de l'humanisme se traduirait, chez l'écrivaine, par une crise existentielle et, partant, le mépris de la raison. Jacques Sternberg fut une autre victime de la Seconde Guerre, mais d'une tout autre façon. Denis Reynaud cherche les sources de l'humour noir de cet homme, auteur du *Dictionnaire du mépris* (1973) et du *Dictionnaire des idées revues* (1985), et il remarque que la mort de son père dans le camp de concentration de Majdanek, en Pologne, provoqua chez Sternberg un choc violent. Cette expérience aurait formé la sensibilité de l'écrivain et son attitude vis-à-vis du monde : une misanthropie générale qui, nourrie de mépris, s'exprime par la raillerie. La dernière étude que nous publions dans notre partie thématique porte sur *Bakhita* de Véronique Olmi. En analysant ce roman biographique paru en 2017 et peu examiné par la critique, Anna Żurawska rappelle brièvement les douloureuses épreuves subies par l'héroïne éponyme, originaire du Soudan, puis se concentre sur les manifestations littéraires du mépris que celle-ci a souffert de la part des marchands d'esclaves, et sur l'itinéraire qu'elle a suivi pour se libérer des bourreaux et, grâce à sa force intérieure, son empathie et son sentiment de communion avec la nature, reconquérir sa dignité spirituelle.

Sans être le premier à soulever le problème du mépris en littérature, notre volume a le mérite, espérons-nous, d'en donner un aperçu diachronique qui fait voir, au-delà des circonstances historiques changeantes, certaines constantes comme le mariage du mépris et de la parole, du sentiment et de son expression discursive souvent tributaire de stratégies rhétoriques consacrées. Ce qui rapproche alors ces littérateurs c'est la température des propos qu'ils tiennent pour s'attaquer à l'autre, mais aussi celle, notée par un mot ou plus rarement par une image, de leur grimace ou de leur geste, toujours fugitifs et destinés à mourir au moment même de leur naissance. La distinction entre *dédain* et *mépris* s'est également

---

révélée fonctionnelle<sup>3</sup>. Le premier suppose le désintéret conjugué au sentiment de supériorité que l'on manifeste vis à vis d'une chose ou d'un individu qui possèdent en soi une valeur positive mais auxquels on refuse de la reconnaître en situation donnée. Le *mépris*, en revanche, constitue un acte de dévalorisation – de soi, d'une chose, d'un individu ou d'une communauté – : quand on témoigne du mépris, on donne à voir ou à savoir qu'on porte sur l'objet en question un jugement dépréciatif indépendamment de la valeur réelle de cet objet. Que dire dans ce contexte de la sagesse biblique : « Celui qui méprise son prochain commet un péché » (Pr 14 :21) ? Nous laissons au lecteur le soin de le méditer.

*Witold Konstanty Pietrzak*

---

<sup>3</sup> Sur la différence entre ces deux termes voir A. Koselak, « Mépris / dédain, deux mots pour un même sentiment ? », *Lidil*, n° 32, 2005, p. 21-34.